

CLUB VILLE AMENAGEMENT

le “5 à 7” du 26 novembre 97

Qu'est-il donc arrivé aux villes ?

avec Jean Attali, philosophe

Notre ancienne culture de la forme urbaine est caduque et inapte à répondre aux enjeux contemporains de nos villes. Seul un renouveau radical de la pensée urbaine est de nature à sortir nos agglomérations de l'impasse où elles se trouvent. Inaugurant les “5 à 7” du Club Ville Aménagement, le philosophe Jean Attali a fait, le 26 novembre dernier, un plaidoyer original en faveur d'un “nouvel urbanisme” compris comme “l'invention des possibles”.

“Maintenant nous restons avec un monde sans urbanisme, avec seulement de l'architecture, toujours plus d'architecture...” : ce constat de Rem Koolhaas constitue le point de départ de la réflexion. Dans son texte *“What ever happened to urbanism ?”*, l'architecte-urbaniste hollandais s'interroge sur la faillite de la profession d'urbaniste, d'autant plus paradoxale qu'elle intervient au moment même où le fait urbain partout triomphe. Il y dénonce l'imposture d'une culture urbaine ramenée à la seule culture de la forme et appelle la renaissance d'une pensée urbanistique capable de résister aux sirènes de l'architecture. Commentant le propos pour l'élargir, Jean Attali s'est attaché à définir les conditions de ce renouveau. Pourquoi et comment faire émerger cette nouvelle philosophie de l'action urbaine ? Sur quelles bases et avec quels moyens ?

Fin d'un idéal de maîtrise, fin de la logique de l'équipement

Conjuguant différentes échelles de temps et d'espace, la ville, ou plutôt les villes, sont devenues complexes et multiformes. Le phénomène urbain s'appréhende désormais à travers de multiples dimensions. Aux notions spatiales traditionnelles des lignes du plan, du découpage et de l'organisation du bâti, du dialogue entre le sol et l'usage à travers l'expression verticale et proprement architecturale de la ville, s'ajoutent les dimensions temporelles. Elles sont de deux ordres : les unes tiennent compte du fait historique à la fois passé, présent et futur - la ville en projet ou “virtuelle” se projetant sans cesse sur la ville existante - et les autres mesurent la ville davantage en termes de consommation de temps, que d'usage de l'espace.

Ces différentes évolutions entraînent, selon Jean Attali, une remise en cause de l'ancien modèle de penser et de fabriquer la ville, fondé sur un idéal de maîtrise et sur la seule logique de l'équipement. “La ville ne peut plus être considérée uniquement du point de vue d'une culture de bâtisseurs et selon l'ordre des grands équipements publics”, a-t-il expliqué. Notre conception de l'espace public change et ne se satisfait plus de la reproduction de références anciennes, correspondant à des usages et des fonctions urbaines aujourd'hui dépassés. Le bâti n'a plus la même aptitude à représenter l'urbain. Se référant aux analyses récentes autour des notions de *“Métapole”* ou de *“Ville émergente”*, il estime qu'il faut désormais penser les territoires, non seulement à partir de leurs pleins, mais aussi de leurs vides, en y associant les notions de distance et de vitesse.

Plus généralement, les facteurs de risque et d'incertitude se trouvent aujourd'hui au centre de la problématique de l'aménagement.

Il s'agit donc d'adopter d'autres concepts et comportements que ceux qui prévalent dans un univers déterministe ou restent inspirés par une volonté planificatrice et autoritaire. Dès lors, comme l'affirme Rem Koolhaas, toute réflexion urbanistique est vouée à organiser et à mettre en scène l'incertitude : “L'urbanisme ne peut plus être pensé comme le simple arrangement d'objets plus ou moins permanents, mais par le fait d'irriguer les territoires de nouveaux potentiels ; il n'aura plus pour but des configurations stables, mais la création de champs permettant d'alimenter des processus qui refuseront de se cristalliser en une forme définitive.”

L'invention du possible et son épuisement

Sur quelles bases conceptuelles fonder ce “nouvel urbanisme” ? Pour Jean Attali, la relance intellectuelle du discours sur la ville passe par la mise en œuvre d'un urbanisme simultanément théorique et programmatique. Reprenant la formule de Rem Koolhaas : “il appartient à l'urbanisme de définir les possibles que l'architecture ne pourrait qu'exploiter et épuiser”, il a plaidé pour un urbanisme fort, seul capable à ses yeux, de produire des instruments nouveaux pour réaliser cette liaison nécessaire et indispensable, entre la décision d'aménagement et son expression dans la construction.

L'urbanisme théorique, c'est cette capacité “à inventer des possibles”, c'est à dire à penser et à jouer de toutes les situations qui peuvent entrer dans une combinatoire de cas et qui caractérisent la dynamique urbaine. Ici, le possible se définit comme un rapport entre un territoire, un ensemble de règles de négociation et d'action, et une expression spatiale, au moins théorique ou virtuelle. Il est entièrement déterminé avant toute réalisation architecturale et indépendamment d'elle. L'architecte, en effet, ne peut qu'actualiser, matérialiser à un moment donné, un des multiples possibles virtuellement définis par l'urbaniste. L'urbanisme de Manhattan, théorisé *a posteriori* par Koolhaas dans “*Delirious New York*”, fournit un bon exemple de cadre conceptuel offrant de multiples combinaisons. La grille, le bloc, les zonings laws constituent un système strict qui autorise une grande souplesse d'interprétation. Ce système implique des règles de négociation à l'intérieur de chaque bloc qui sont à l'origine d'une grande diversité de solutions architecturales et urbaines. Au delà d'un simple principe de découpage du territoire et de planification, il a permis la fabrication d'un modèle urbain répondant aux caractéristiques culturelles, sociales, esthétiques et techniques propres à ce pays.

Le programme comme objet d'un débat prospectif et critique

“L'urbanisme conceptuel va bien au delà d'un urbanisme de dessin ou de la planification”, a précisé Jean Attali. “Il interroge les manières de faire la ville, de la concevoir, de l'habiter ou d'utiliser les équipements, à partir de ses usages”. Aussi pour lui, cet urbanisme “théorique” ne vaut que s'il est simultanément “programmatique”, c'est à dire s'il s'inscrit dans une réalité, s'il est relié à un ensemble de pratiques sociales et d'usages. Aménager, programmer, “c'est prendre et valoriser des risques, c'est inventer un récit, c'est donner sa forme non à une matière, mais à une suite d'actions”, c'est donner les moyens de se projeter dans un avenir incertain. Autrement dit, l'exercice de programmation relèverait autant d'un travail sur le contenu que sur le contenant.

La première évolution à intégrer tient à l'évolution des techniques, en particulier celles de l'information et des communications qui influent sur les usages et les comportements. Comment interpréter ces changements ? Autrement dit, comment intégrer ces innovations techniques qui sont prévisibles, dans un

programme, alors que l'on ne connaît pas encore les usages qui en seront faits ?

Deuxième difficulté : comment conjuguer le nécessaire équilibre entre les éléments “durs” d'un programme, qui garantissent sa pérennité et sa cohérence, et les éléments “flexibles” qui lui assurent la capacité d'évoluer et de s'adapter à un contexte par nature mouvant et incertain ? Si la production de la norme (exercice de planification, définition de cahier des charges) est utile, elle ne peut à elle seule résumer tout le savoir-faire de l'aménagement.

Autre enjeu et non des moindres, comment obtenir l'accord des différents acteurs ? “Les programmes n'appartiennent à personne”, a remarqué Jean Attali. Dès lors ils doivent faire l'objet d'un débat critique et prospectif sur la ville d'aujourd'hui et de demain, ils doivent partir de l'expression des besoins et des usages et se risquer à de nouvelles définitions de l'espace public, du logement, de l'équipement. “Concrètement le programme suppose une structure de négociation, à la fois professionnalisée et participative. Or nous sommes encore dans une culture qui fait valoir la visibilité de l'architecture, au prix d'une faible visibilité des métiers de la ville...”

Débat

Placer le risque au centre de la réflexion et de l'action

Rappelant les mutations du contexte urbain qui ont affecté ces dernières années la problématique traditionnelle de l'aménagement, Jean-Luc Poidevin, Directeur de l'Aménagement à l'EPAD, a souligné la nécessité pour les aménageurs de se repositionner et de faire évoluer leurs pratiques. Il a évoqué les difficultés nouvelles auxquelles ceux-ci sont confrontés pour “inventer les possibles”. En premier lieu, la difficulté à se projeter dans l'avenir alors que celui-ci est totalement déprécié au profit des valeurs du court terme. La seconde difficulté tient à la nécessaire prise en compte de l'usager. Si le projet, comme le programme, n'est plus le monopole de la relation entre l'élus et l'aménageur, alors il faut organiser les méthodes et les moyens de coordonner et d'être à l'écoute de l'ensemble des acteurs. Cela suppose que la culture de l'aménagement ne soit plus seulement technique, mais intègre les dimensions du négoce, du service, de la sociologie... Enfin, ce travail de conception, de réflexion et de proposition que constitue ce “nouvel urbanisme” ou “nouvel aménagement” évoqué par Jean Attali, doit être reconnu et valorisé en tant que tel : “Inventer demain ne se limite pas à reconduire des recettes éprouvées, en se référant aux seuls paramètres économiques, a rappelé Jean-Luc Poidevin. L'aménagement ne peut pas se penser et se mesurer uniquement à l'aune du risque financier, il doit également tenir compte des risques sociaux, culturels, qui pèsent sur nos villes... En conséquence, il doit être apprécié selon une logique d'investissement dans tous les sens de ce terme et non plus seulement en termes de dépenses et de déficits.”

Une autre difficulté évoquée par Olivier Piron, Secrétaire Permanent du Plan Construction et Architecture, tient aux différences de temporalités que l'on observe sur un même territoire et avec lesquelles il faut bien composer. Comment programmer quand le possible varie en fonction de l'échelle de temps considérée ?

L'idée “d'invention du possible” désigne une démarche qui place le risque au centre de la réflexion, a précisé Jean Attali. Celui-ci ne doit donc plus être considéré comme une limite, un obstacle, mais plutôt comme la condition à partir de laquelle s'élabore la pensée et le système de décision et d'action. Dans ces conditions comment agir dans un avenir que l'on ne connaît pas et faire face aux risques qui en découlent ?

“Par la théorisation et la pratique sociale en matière de programmation. Ou l'on subit purement et simplement les événements comme un bouchon sur les flots, ou bien l'on apprend à naviguer. Et pour naviguer correctement, il faut pouvoir théoriser la navigation.”

Questionner les usages

“L'impasse dans laquelle nous nous trouvons tient largement au fait que nous cherchons trop souvent la réponse aux questions posées par la ville contemporaine dans des modèles se référant à des valeurs de civilisation urbaine ancienne”, a expliqué un intervenant. Comment tenir compte des différences de cultures urbaines qui existent ? “Il ne sert à rien de s'accrocher à un modèle culturel si on ne commence pas à réfléchir concrètement et de manière programmatique, sur les usages de la ville et les usages dans la ville, de manière à projeter et à imaginer le possible”, a répondu Jean Attali. En prenant l'exemple du logement, il a illustré le type de démarche qu'il préconisait : “Bien avant de raisonner en termes de formes ou de typologie, il faut commencer par s'interroger sur les usages que le logement abrite : quels sont ces usages et quels rapports entretiennent-ils avec ce qui est logement, ce qui est extérieur ? Quels sont les espaces concernés, les surfaces, les proximités, les interactions ? Si on s'efforce d'examiner toutes les possibilités à ce sujet, je crois que l'on se donne des outils programmatiques valables”.

L'urbanisme comme médiation entre l'aménagement et l'architecture

Approuvant la nécessité de renouveler les approches sur la ville et de réhabiliter la discipline de l'urbanisme, Jean Frébault, Directeur général de l'EPIDA (EPA de l'Isle d'Abeau), a néanmoins exprimé quelques réserves à l'analyse proposée. Cette exploration très ouverte du possible ne risque-t-elle pas de conduire à une lecture déstructurée de l'espace et d'offrir un formidable alibi au chaos urbain, à la construction d'une ville sans repères, simple juxtaposition d'objets répondant isolément à des besoins ? Cette ville conceptuelle, quelle place fait-elle au vécu des habitants, à la continuité et au respect des valeurs à long terme auxquels ils aspirent ?

“Le possible a pour fonction de nous libérer du contingent qui nous emprisonne. Pour autant, il ne s'agit pas de s'abstraire de toutes contraintes”, a rétorqué Jean Attali. Loin de favoriser une conception déstructurée de l'espace, il a rappelé que sa défense de l'urbanisme visait au contraire à renforcer le lien entre les différents objets urbains et à réfléchir à la manière dont ils réagissaient les uns par rapport aux autres. En ce sens, l'urbanisme se situe entre l'aménagement et l'architecture. Il joue un rôle de médiation indispensable entre la décision de modifier ou de créer un quartier de ville et la construction prise au sens architectural du terme.

L'enjeu de l'aménagement consiste en effet à offrir des systèmes cohérents, aptes à intégrer l'événement et à assumer le caractère évolutif d'une action qui se déploie sur 10, 20 ou 30 ans. Pour lui, les travaux de Rem Koolhaas pour Euralille ou de Christian de Portzamparc pour le quartier Massena à Paris Rive-Gauche, qui proposent chacun un cadre d'action susceptible de répondre aux questions urbaines posées par ces deux opérations, fournissent de bons exemples de cet effort de prospective et de réflexion conceptuelle.

En revanche, il dénonce l'abondance de projets qui masquent encore trop souvent sous une enveloppe architecturale brillante, une grande faiblesse urbanistique. Il en résulte alors des quartiers morts, des centres commerciaux sordides, des plans d'urbanisme figeant la créativité au lieu de la stimuler...

“L'intérêt de la théorisation est qu'elle permet, non pas de se substituer aux aménageurs ou d'évacuer les habitants, mais d'alimenter leur réflexion. Elle peut ainsi créer certaines conditions de dialogue entre l'aménageur, les urbanistes, les architectes, les opérateurs et les habitants, en fournissant un cadre clair à la négociation”.

En conclusion, le débat a porté sur le rôle essentiel de la recherche urbaine dans ces domaines qui touchent à l'urbanisme et à l'aménagement. De nombreux intervenants ont appelé, non seulement à un renforcement de la recherche théorique, mais aussi à une meilleure liaison de celle-ci avec la maîtrise d'ouvrage opérationnelle et à une meilleure diffusion de ses résultats. A cet égard, le Club Ville Aménagement est un bon exemple d'une articulation forte entre l'opérationnel et la recherche.